

Mademoiselle Gisèle!

Autor(en): **Gygax, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **6 (1976)**

Heft 4

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-829921>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ELLE VIT AVEC 6 FRANCS PAR JOUR



MADemoiselle GISELLE!

Un dimanche de janvier, l'émission TV du « Petit Rapporteur » de Jacques Martin se déroulait au milieu de la bonne humeur la plus débridée, quand le sympathique meneur de jeu annonça l'apparition sur le petit écran, entre deux refrains de « Mademoiselle Angèle », d'une autre demoiselle prénommée Gisèle. Et Gisèle apparut, toute simple, un peu intimidée par les caméras, et elle parla. Quinze millions de téléspectateurs furent alors cloués sur leur fauteuil par une émotion d'autant plus rare et précieuse qu'elle était inattendue.

Cette demoiselle Gisèle, « Aînés » est parti à sa recherche. Il l'a retrouvée en France, dans un minuscule hameau du département du Doubs, celui des Alouettes, commune de Rignier, à 25 km de Besançon. Mlle Gisèle Vivot soignait ses petites fleurs printanières devant la maisonnette qu'elle habite, seule, avec son chat « Zébulon ». Le lieu est désert. Des prés bornés par une forêt épaisse, et au loin, un groupe de fermes. L'isolement est presque complet. Une route secondaire passe à proximité ; les véhicules y sont rares. Presque tous klaxonnent en passant devant le domicile de cette femme extraordinaire, de ce véritable phénomène de bon sens, d'équilibre et de sagesse. Mlle Vivot est toute petite :

1 m 50 au maximum. Elle a un beau visage tanné par le grand air, buriné par l'effort. Ses yeux sont pleins de gaieté et de malice. Elle est pauvre, pauvre, pauvre : elle vit avec 10 francs français par jour (moins de 6 francs suisses). Pauvre mais heureuse, habitée par une immense joie de vivre qui ne la quitte jamais. Pourtant, rien n'a été facile dans sa vie, rien ne lui a été épargné ; elle en a vu, comme on dit, des vertes et des pas mûres.

Gosses de riches, gosses de pauvres

Comment cette délicieuse personne arrive-t-elle à concilier sa misère matérielle avec ce rayonnement de bonheur qui émane d'elle ? Écoutons-la. « Nous étions 8 enfants. Nous sommes tous nés dans cette vieille ferme que vous voyez là-bas. Six filles, 2 garçons. Notre père était bûcheron, le dernier des métiers. Il cultivait un lopin de terre et vendait son foin. Il est mort en 1936 à 76 ans, usé jusqu'à la corde par le travail. Pour nous, la famille, c'était tout. Nous avons été élevés plus que simplement. Aujourd'hui, il n'y a plus guère de différence entre gosses de riches et gosses d'ouvriers. Nous, on était toute l'année en tabliers noirs et gros sabots qu'on nettoyait le di-

manche pour la messe. Les hivers étaient très durs. Pour aller à l'école, à 2 km d'ici, on enfonçait avec nos lourds sabots dans un mètre de neige. Les chemins n'étaient pas déblayés... A midi, nous restions à Rignier où nous recevions la soupe chez un ami de la famille qui travaillait avec notre père. On était heureux. Les gens étaient fraternels. Si le voisin tuait le cochon, il donnait un peu de boudin ou un morceau de lard aux autres familles. Et si quelqu'un était dans l'ennui, on se mettait tous à la tâche. Jadis les gens vivaient ensemble. Le soir on se réunissait devant la ferme. Les gosses écoutaient. Je me rends compte que l'expérience et la sagesse, ça vient quand on a déjà un pied dans la tombe. Si mon papa était là, je lui dirais : « Tu avais bien raison de faire la morale, de gronder. Nous aurions dû mieux t'écouter. » Il est mort depuis longtemps. Mais la mort ne veut rien dire, les morts sont toujours présents : c'est l'invisible... Le néant n'existe pas ! »

Pas de sous, pas de médecin !

« Mon bonheur vous étonne ? J'ai toujours eu le privilège de vivre en pleine nature. Ça explique beaucoup de choses. Cela me permet de réfléchir, de penser... »

» Oui, j'ai toujours vécu ici, sauf pendant deux ans. A 29 ans, je suis entrée au service d'une famille riche de Baume-les-Dames, comme bonne à tout faire. Ces gens m'ont emmenée à Paris, puis à Romorantin. Déjà avant mon départ, j'étais malade, mais je n'avais pas les moyens de me soigner. Une forte douleur à l'aîne. Je n'avais pas le sou pour aller chez le médecin. Mes patrons, voyant que je dépéris-sais, m'ont envoyée à un médecin militaire de leurs amis. Il n'y connaissait pas plus qu'une chèvre à remonter une horloge... Il m'a prescrit de changer d'air. Je suis rentrée à Rignier où j'ai retrouvé ma maman que j'avais eu tant de chagrin à quitter, deux ans auparavant. Le médecin du village m'a examinée et m'a dit : « Tu es fatiguée. Va te reposer au soleil ! » J'ai repris le travail à la ferme et en forêt, pliée en deux. J'avais une hernie que j'ai traînée pendant plusieurs années. « On t'opérera quand tu seras plus riche ! » Ces années-là ont été les plus misérables de mon existence. Depuis lors, je n'ai plus jamais quitté le pays... »

— Quel âge avez-vous, mademoiselle Gisèle ?

— J'ai l'âge de M. Cacard !

— Et M. Cacard, quel âge a-t-il ?

— Il a mon âge ! (un grand éclat de rire) puis : j'ai 69 ans... J'ai perdu ma maman en 1951. Elle avait 83 ans. Orpheline à 2 ans, elle fut élevée par les sœurs, puis placée à 14 ans. Elle m'a raconté ses souffrances, ce qu'elle a dû endurer chez des patrons sans cœur : loger dans des piaules minuscules, elle a été exploitée, humiliée. Tous les buffets étaient fermés à clé et elle ne mangeait que quand il restait quelque chose dans les plats. Jusqu'à 14 ans, on lui avait appris les belles choses du ciel, les cantiques, l'histoire des saints, le mystère de la Création. Mais dès 14 ans, elle a dû bosser, accepter des injustices et des humiliations quotidiennes. A ses enfants, elle a révélé ce qui est bien et ce qui est mal. Nous ne possédions rien, rien que notre misère. Et pourtant, elle n'a jamais refusé un bol de soupe à un cheminot. Et s'il ne savait où aller coucher, maman le logeait, mais lui demandait de lui confier ses allumettes jusqu'au lendemain...

Les morts sont égaux

» Ici, je travaille à mon jardin et je suis chargée de nettoyer le cimetière de Rignier. Un grand cimetière. Je nettoie aussi bien les tombes abandonnées que les autres, car une tombe envahie par les mauvaises herbes au milieu de tombes entretenues et fleuries, ça fait désordre, ça fait sale. Et tous les morts sont dignes de respect, non ?

J'ai aussi remplacé le facteur de Rignier pendant 27 ans. Il fallait trotter, il fallait pédaler ! Et l'hiver, donc ! J'en ai fait des kilomètres avec la neige au-dessus du genou ! »

— Il paraît que vous vivez avec dix francs français par jour...

— C'est exact, à la condition que les mois n'aient pas 31 jours ! Il n'y a pas longtemps que je touche autant. Avant, c'était 182 francs par mois. Mes 300 francs actuels, je les sirote... Le cimetière me rapporte de quoi vivre un petit peu mieux quatre fois par an. J'ai mon jardin, mes légumes et trois mères lapines qui me font des petits quand on me prête un mâle. Je n'achète jamais d'habits ; on m'en donne. Les gens sont gentils avec moi. Je préfère les habits d'homme, c'est plus solide et plus chaud. En échange, j'offre une belle salade, ou des pommes... de première qualité parce que j'ignore les engrais chimiques. Et les années passent... Voyez-vous, on n'est jamais vieux, la carcasse, oui ; mais pas le reste ! Je suis gaie, optimiste. Tout le monde a des maux à supporter. Surtout les pauvres à qui sont réservées toutes les amertumes possibles. Celui qui réfléchit se dit : est-ce possible qu'il y ait tant d'injustices sur terre ? Moi, j'estime que l'essentiel est d'être en bonne santé, d'avoir du travail et d'être en paix avec sa conscience. Je ne suis jamais triste. A quoi bon l'être ? La grande sagesse consiste à savourer ce que l'on a... L'autre jour, j'ai été invitée chez des amis à Besançon. Un bel appartement, du

Isolée sur un plateau boisé, la maison vert clair de Mlle Vivot.

confort, une situation. Si vous saviez comme il me tardait de revenir dans ma baraque !

La maison de Jésus

» Le dimanche, les cloches nous parlent. Leur appel nous conduit bien au-dessus des misères du monde. Elles sont si belles... Le Seigneur nous a laissé son exemple et les dix Commandements. Au pays, Jésus a une maison : son église. Il faudrait aller lui rendre visite. Beaucoup y vont par frime, par forme ou par curiosité. Moi, j'y allais de tout mon cœur. Je m'y sentais bien. Pour Noël, j'allais chercher les sapins pour la crèche. J'allais les barboter chez des gens à qui ça ne faisait pas tort. Mais il y a eu les élections...

— Oui, et alors...

— Ma maman ne pouvait plus se déplacer. Des messieurs du village m'ont proposé de venir la chercher en voiture. J'ai accepté. Quinze jours plus tard, nouvelle votation. D'autres messieurs m'ont fait la même offre et ma maman a pu aller voter. Ce que j'ignorais, c'est que les premiers messieurs étaient de droite, et les seconds de gauche. Le curé l'a appris et m'a déclaré que, désormais, je n'aurais plus à aller chercher les sapins pour la crèche. Cela m'a vraiment fait chagrin. Qu'est-ce que la politique avait à faire là-dedans, je vous le demande ? D'autant plus que personne ne sait pour qui nous avons voté ! Alors, je ne vais plus à la messe. Je ne fais pas partie des comédiens. Si je vais à l'église, c'est parce que j'ai la foi. Le curé m'avait prouvé qu'il ne connaissait pas son Evangile. Il est venu donner la communion à ma maman, dans son lit.



Pas à moi. Il m'a demandé pourquoi je ne la demandais pas et je lui ai répondu : « Quand j'allais à la messe, c'étaient tout mon cœur et toute ma foi qui parlaient. Vous avez prétendu que je n'en étais plus digne. Quand la messe sonne, je me mets devant la maison. J'écoute les cloches et je remercie le Seigneur. Vos comédiens ne m'attirent pas ! »

» Pourtant Jésus a toujours le dernier mot. Il est le maître. Nous, nous ne sommes pas maîtres de nos destinées. A quoi bon se révolter ? Notre Seigneur est au-dessus de nous. De là-haut il nous voit et il sait ce qui nous convient. Ce curé-là qui m'avait jugé indigne d'apporter le sapin après avoir écouté des ragots, il avait l'esprit faussé, voilà tout !

» Quand je regarde le ciel, les arbres, les fleurs ; quand j'écoute le vent et que j'assiste au lever ou au coucher du soleil, je me sens riche, riche d'un bonheur total. Ce bonheur-là, personne ne peut me le prendre. C'est pourquoi je me sens si bien dans ma peau. Je voudrais ne jamais mourir. Evidemment, le jour viendra où je ne pourrai plus lever la semelle. J'accepterai, et je fermerai les yeux avec confiance, en remerciant pour tout ce que la vie m'a donné ! »

Photos Yves Debraine Georges Gygax

« Je vais vous faire un jus... » ▶

« Tant que je pourrai lever la semelle... » ▶▶

La visite d'un voisin de Rignier. L'accueil est toujours chaleureux. ▼

